

QUELLE LINGUISTIQUE POUR LA TRADUCTION ?

AMR HELMY IBRAHIM

Université de Franche-Comté (Besançon - France)

1. FAIRE DE LA LINGUISTIQUE C'EST TRADUIRE

C'est un secret de polichinelle : on peut être excellent traducteur sans avoir jamais fait de linguistique, comme on peut être grand écrivain sans avoir jamais appris la grammaire et, surtout, sans avoir jamais lu un seul livre de stylistique ou avoir jamais fréquenté les cours ou les colonnes des professeurs et des critiques qui pontifient à longueur d'année sur l'art et la manière de produire des chefs-d'œuvre. Comme on peut être le meilleur et le plus efficace des enseignants sans avoir jamais eu à subir ne fût-ce d'un début de discours sur la pédagogie ou, encore moins, sur la didactique.

Nous le savons tous : il y a des savoir-faire essentiels dans les usages de la langue : traduire, écrire, faire comprendre et faire découvrir, dont la maîtrise ne semble pas dépendre directement du savoir que l'on produit à leur propos. Mais nous savons aussi que traduire, écrire, faire comprendre et faire découvrir sont néanmoins le produit d'un travail soutenu, d'une discipline dans tous les sens de ce terme. Or ce travail de l'énonciateur, qu'il soit traducteur, écrivain ou médiateur d'un savoir, cette discipline de tous les instants qu'il s'impose pour signifier et pas seulement répéter les stéréotypes de son époque, ce travail de l'énonciateur c'est aussi le travail de la langue qui est au cœur de toute linguistique digne de ce nom. Une linguistique efficace et utile se doit de reproduire ce travail de la langue. Non pas à l'aveugle ; elle ne ferait alors que le redoubler, le paraphraser maladroitement à la manière d'un potache sans imagination, mais en l'explicitant. Dans l'idéal, la linguistique doit, pour expliciter le travail de la langue, décomposer la langue de telle sorte qu'on puisse la recomposer pour ainsi dire à la carte. Un procédé qui, vous l'avez deviné, pourrait sans difficulté se calquer sur celui de la traduction.

2. TYPOLOGIE SCHEMATIQUE DE QUELQUES PROBLÈMES FORMELS DE TRADUCTION

Par delà les problèmes culturels, idéologiques, politiques, psychologiques et sociaux que rencontre souvent le traducteur et qu'il n'est pas question de minimiser mais que nous n'aborderons pas ici, la nature même du fonctionnement linguistique, c'est-à-dire l'état formel de la diversité des langues, pose un ensemble de problèmes spécifiques. On pourrait, en s'interrogeant sur la contribution des formes disponibles de la langue à la construction du sens, en donner, très schématiquement, la typologie suivante:

- A/ Des mécanismes qui n'ont pas la même forme d'une langue à l'autre mais qui pourraient être transposés d'une langue à l'autre au sens où les effets de mécanismes réellement équivalents sont les mêmes d'une langue à l'autre. Ce sont des phénomènes de ce type, liés par exemple à l'expression de *l'unicité*, de *l'essence* ou plus simplement de *la répétition*, dont nous donnerons ici quelques illustrations: comment traduire *comment va le petit chien chien?*, *une femme femme*, *un face à face*, *un tête à tête*, *au coup par coup*, *coup sur coup*, *bras dessus bras dessous*, *la main dans la main*, *pas à pas*, *un vrai de vrai*, etc..
- B/ Des mécanismes qui exploitent une association très étroite et par là même quasi idiosyncrasique des propriétés dérivationnelles propres au lexique d'une langue et de certains effets de sens résultant d'un rapprochement entre deux items morphologiquement apparentés: par exemple, comment traduire *une politique politicienne* ou *Enfin la fin!*. Nous ne traiterons pas ici ces cas.
- C/ Des variations formelles aléatoires, d'ailleurs souvent considérées comme le fait de la créativité individuelle, qui opèrent de violents raccourcis d'un effet de sens, considérablement renforcé par son inscription dans une très légère variation morpho-phonématique: par exemple *Ils ont changé ma chanson* pour *Ils ont chanté ma chanson* ou *Parisien peut-être*, *Pharisien certainement*. Ou

Texte paru dans *La linguística aplicada a finales del siglo XX. Ensayos y propuestas*, Tomo 2, (Isabel de la Cruz Cabanillas, Carmen Santamaria Garcia, Cristina Tejedor Martinez, Carmen Valero Garcés éd.), Actes du XVII^e Congrès national de l'Association espagnole de linguistique appliquée, Alcalá de Henares, 15-17 avril 1999, Alcalá: Universidad de Alcalá, 759-771.

encore ce dicton arabe *al zolmo zolomâton yawma -l qyâma* (≡ l'injustice est ténèbres le jour de la résurrection / les mots *zolm* (injustice) et *zolomât* (ténèbres) ont une séquence quasi identique à un phonème près *zolm / zolom*) [*ât* est la marque du pluriel].

D/ Une variation, communément assimilée au *jeu de mots*, qui déborde le cadre d'une variation phonématique élémentaire et touche des segments plus longs en liaison avec d'autres variations dans l'énoncé comme par exemple ce titre d'une pièce de théâtre que l'on jouait à Paris au printemps 1999: *La gauche plurielle et la droite plus rien*. La possibilité de produire ces effets dans une langue est tributaire de la même propriété qui rend possible les *charades*: une même suite sonore peut recevoir des découpages séquentiels différents qui lui donneront des sens différents. L'effet des variations sémantiques n'est plus, dans ce cas, le résultat de l'association unaire d'un signifiant à un signifié mais de la relation de deux signifiants à deux signifiés à l'intérieur d'un signifiant unique dont l'ambiguïté dépend de l'analyse grammaticale à l'œuvre au moment de l'interprétation. Par exemple *Mairie du deuxième* et *Mais ris du deuxième* qui ont exactement la même analyse phonologique mais dont la grammaire est complètement différente. Nous n'examinerons pas non plus ce cas ici mais il importe de l'avoir à l'esprit toutes les fois où l'on a le souci de rendre dans son entier la valeur sémantique d'une forme linguistique dans la mesure où le sens d'une forme n'est pas seulement ce qui de sa signification est actualisé mais aussi, à des degrés divers, tous les sens virtuels plus ou moins sollicités ou refoulés par le contexte et l'organisation grammaticale. C'est d'ailleurs à l'aune du degré de réussite dans la transposition de ce réseau virtuel que l'on juge et ressent la qualité d'une traduction.

3. LE TERRITOIRE LINGUISTIQUE DE LA RÉSISTANCE À LA TRADUCTION

On peut dire que la part d'une langue qui offre la plus grande résistance à la traduction se confond avec cette partie du territoire grammatical de la relation du signifiant au signifié qu'une langue ne partage pas avec un grand nombre d'autres langues voire qu'elle ne partage parfois avec aucune autre. Si l'on accepte l'idée que la grammaire est essentiellement un ensemble de mécanismes qui autorisent ou interdisent des associations ou des combinaisons de propriétés et qui se matérialisent dans des *raccourcis* qui *codent* ces combinaisons ou ces propriétés, on dira que souvent la forme ou si l'on préfère le signifiant des ces raccourcis peut être plus ou moins opaque. C'est-à-dire que la reconstruction des mécanismes dont ce signifiant porte la trace est difficile du fait du trop grand nombre d'ellipses qui ont été nécessaires pour aboutir au *raccourci grammatical*. Dans ce cas le traducteur est confronté à une difficulté accrue. Le matériau grammatical n'étant, dans son ensemble, pratiquement jamais identique d'une langue à l'autre, les raccourcis sont souvent exprimés par des formes grammaticales spécifiques à une langue et l'historique de leur formation -- le fait de remonter un à un les mécanismes qui les ont produites -- révèle une relation très spécifique, parfois *idiosyncrasique*, des signifiants aux signifiés. Mais le *dépliage* ou le *développement du raccourci* permet d'identifier précisément les zones de résistance à la traduction: il explique comment la grammaire tout à la fois construit et synthétise des propriétés. Or c'est cette *manière* de produire du sens en faisant émerger une représentation d'une configuration particulière de formes qui n'est jamais la même d'une langue à l'autre mais qui, une fois dépliée, développée, analysée, peut et doit avoir un équivalent dans toutes les langues.

3.1 la discipline du traducteur: équivalences et valeurs différentielles

Observons de plus près la discipline que le traducteur doit s'imposer. Il doit s'habituer, par un entraînement régulier, à observer cinq relations :

- (1) La relation d'une forme ou configuration morphosyntaxique à un effet de sens dans la langue à traduire.
- (2) La relation, équivalente à la précédente, d'une forme ou d'une configuration morphosyntaxique à un effet de sens dans la langue vers laquelle on traduit.
- (3) La relation d'équivalence de l'ensemble des variantes morphosyntaxiques de l'énoncé à traduire, notamment les restructurations, transformations et paraphrases qui produisent dans la langue à

Texte paru dans *La linguística aplicada a finales del siglo XX. Ensayos y propuestas*, Tomo 2, (Isabel de la Cruz Cabanillas, Carmen Santamaria Garcia, Cristina Tejedor Martinez, Carmen Valero Garcés éd.), Actes du XVII^e Congrès national de l'Association espagnole de linguistique appliquée, Alcalá de Henares, 15-17 avril 1999, Alcalá: Universidad de Alcalá, 759-771.

traduire des effets de sens proches ou identiques à celui que produit la configuration morphosyntaxique observée.

- (4) La relation d'équivalence de l'ensemble des variantes morphosyntaxiques de la traduction proposée, notamment les restructurations, transformations et paraphrases qui produisent dans la langue vers laquelle on traduit des effets de sens proches ou identiques à celui que produirait la traduction proposée de la configuration morphosyntaxique observée.
- (5) La relation d'équivalence, qui justifie le choix du traducteur tout en lui étant imposée par la diversité des langues, entre l'une des formes ou configurations morphosyntaxiques de l'ensemble des restructurations, transformations ou paraphrases de la langue à traduire et une autre forme ou configuration morphosyntaxique, souvent formellement différente de la première, prise au sein de l'ensemble des restructurations, transformations ou paraphrases de la langue vers laquelle on traduit.

A première vue, la première relation est purement interne à la langue qu'on traduit: *intralinguistique*. Les 2^{ème}, 3^{ème} et 4^{ème} relations sont mixtes. La cinquième est proprement *interlinguistique*. On peut nous objecter que les deux premières relations suffisent et que, dans la pratique, le traducteur qui les a observées n'a pas besoin de se soucier des trois autres relations pour faire sa traduction.

En fait, les cinq relations ne sont pas pensées dans l'ordre où elles viennent d'être présentées.

Le traducteur observe bien d'abord la première relation. C'est celle qui lui permet d'avoir une première compréhension du texte. Il observe ensuite la troisième, la seule qui lui permette de comprendre vraiment ce qu'il a à traduire. En effet le sens que l'on produit dépend directement des moyens linguistiques dont on dispose pour le produire et du choix qu'on a fait parmi ces moyens. Il observe ensuite la quatrième: la seule qui prouve qu'on connaît la langue vers laquelle on traduit. Il observe ensuite la cinquième où transparaissent les choix inévitables du traducteur et c'est seulement en fin de parcours qu'il peut constater la relation d'équivalence présentée en deuxième position.

Simplement, les relations (3), (4) et (5) ne sont pas forcément conscientes ou, si l'on préfère, ne sont pas explicitement et exhaustivement formulées par le traducteur. Elles sont passées rapidement en revue et situées l'une par rapport à l'autre par sa compétence de traducteur. Elles n'en sont pas moins indispensables pour passer de (1) à (2).

En effet, l'équivalence que construit une traduction et qui, dans le meilleur des cas, recoupe une équivalence partagée par un grand nombre de locuteurs authentiquement bilingues, est fondée sur l'identification d'une valeur différentielle formellement identique d'une langue à l'autre.

Mais quelle est la nature exacte de cette valeur différentielle?

Conceptuellement, il s'agit d'un rapport constant entre des éléments variables. Ce rapport constant est une composante universelle -- c'est-à-dire qu'on devrait la retrouver dans toutes les langues -- de la construction du sens.

Le nombre et la nature des éléments variables n'est pas infini, il n'a même pas, apparemment, ce que l'on pourrait appeler *un gros volume* mais il reste trop important pour être géré d'une manière cohérente et efficace en dehors d'une classification morphosyntaxique. On peut, à titre d'échantillon, considérer comme catégories de variables, les *marques de dérivation*, *schèmes de mots*, *traces morphosyntaxiques de l'expression de l'aspect, du mode, de la voix ou du temps*, *types syntaxiques de phrases*, *oppositions de genre ou de nombre* et, surtout, la gamme des *différentes formes de grammaticalisation* comme des *différentes formes de compositionnalité*.

La distribution de ces variables à travers les langues est très aléatoire. Si la plupart se retrouvent sous une forme ou sous une autre dans la plupart des langues, ce n'est pratiquement jamais -- et c'est là l'un des arguments essentiels pour justifier notre approche -- avec la même fonction dans la construction du sens. Autrement dit, il est nécessaire qu'il y ait équivalence entre certaines configurations ou combinaisons de ces variables d'une langue à l'autre pour qu'elles concourent à construire dans un énoncé ou une suite d'énoncés le même sens.

Le rapport constant entre les différentes variables, c'est-à-dire la valeur différentielle commune à plusieurs langues malgré la distribution différente dans ces langues des variables, est ce qui rend l'équivalence possible.

Texte paru dans *La linguística aplicada a finales del siglo XX. Ensayos y propuestas*, Tomo 2, (Isabel de la Cruz Cabanillas, Carmen Santamaria Garcia, Cristina Tejedor Martinez, Carmen Valero Garcés éd.), Actes du XVII^e Congrès national de l'Association espagnole de linguistique appliquée, Alcalá de Henares, 15-17 avril 1999, Alcalá: Universidad de Alcalá, 759-771.

3.2 Valeur différentielle propre à une langue ou commune à plusieurs

Équivalences et valeurs différentielles se retrouvent toujours à deux niveaux : au sein d'une même langue (on peut alors les appeler *intra-linguistiques* et considérer qu'elles font partie des caractères idiosyncrasiques propres à une langue) et entre différentes langues (on peut alors les appeler *inter-linguistiques* et considérer qu'elles font partie des caractères *typologiques* voire *universels* des langues naturelles). Prenons un exemple.

Au sein d'une même langue, la valeur différentielle permet d'établir une équivalence entre:

(a) *Je vais (donner + passer) un coup de fil* et (b) *Je vais téléphoner*

que l'on peut, en termes de classes grammaticales, reformuler ainsi:

$V_{-sup} Det$ COUP DE $N_{-métonymie}$ exprimée de N^i non exprimé a la même valeur x que V^i dans le contexte où V^i et N^i sont liés par une relation morphosyntaxique de dérivation.

Cette valeur x est à son tour équivalente à la valeur x' qu'on peut établir, par exemple, en espagnol, entre:

(a') *Voy a dar un telefonazo* et (b') *Voy a telefonar*

où $V_{-sup} Det N^i_{-azo}$ a la même valeur x' que V^i dans le contexte où V^i et N^i sont liés par une relation morphosyntaxique de dérivation.

L'équivalence $x \equiv x'$ exprime à la fois une ressemblance et une différence; plus précisément **l'effet constant d'une différence stable**. Cette valeur différentielle locale franco-espagnole que l'on peut formuler en termes de classes grammaticales ainsi:

$$COUP DE N_{-métonymique} exprimé de N^i non exprimé \equiv N^i_{-azo}$$

peut, sous réserve d'inventaire, donner une indication sur la nature d'au moins l'une des catégories de valeurs différentielles qui, tout à la fois, opposent et réunissent l'espagnol et le français.

Les généralisations que l'on peut faire à partir de cette équivalence et partant, son champ d'application, dépendent et de l'extension lexicale du phénomène dans les deux langues et de sa pertinence par rapport à d'autres langues.

Ces deux conditions sont réunies. D'une part le français connaît de nombreuses expressions ayant la forme *COUP DE N* avec un N métonymique ou non dont le sens correspond à un grand nombre de N espagnols ayant des suffixes en *-azo* ou en *-ada*. D'autre part, on rencontre le même phénomène entre le français et l'italien : N suffixés en *-ata*. (Gross 1984; Ibrahim 1989).

Mais la satisfaction de ces deux conditions et le niveau de généralisation qu'elles autorisent ne font pas encore ressortir tout l'intérêt du phénomène si on ne l'inscrit pas,

d'une part

dans le réseau des paraphrases possibles des énoncés de départ dans les deux langues que nous avons d'abord considérées ;

d'autre part

dans le statut de ce réseau par rapport à un échantillonnage d'autres langues.

Les énoncés (a) et (b) et (a') et (b') peuvent, notamment, recevoir les paraphrases suivantes :

en français

(c) *Je vais (donner + passer) un coup de téléphone*

(d) *Je vais appeler (E + au téléphone)*

Texte paru dans *La linguística aplicada a finales del siglo XX. Ensayos y propuestas*, Tomo 2, (Isabel de la Cruz Cabanillas, Carmen Santamaria Garcia, Cristina Tejedor Martinez, Carmen Valero Garcés éd.), Actes du XVIIe Congrès national de l'Association espagnole de linguistique appliquée, Alcalá de Henares, 15-17 avril 1999, Alcalá: Universidad de Alcalá, 759-771.

en espagnol

(c') *Voy a hacer una llamada (E + telefonica)*

(d') *Voy a llamar alguien (E + por telefono)*

La gamme des énoncés de ces deux réseaux n'est pas exhaustive -- on pourrait par exemple l'étendre en étudiant les contraintes, qui ne sont pas identiques entre les deux langues, qu'introduirait un complément d'attribution (*lui passer* ou *lui donner un coup de fil* par opposition à *darle* mais pas **harcerle un telefonazo* - Avec *hacer* on aura *Hacer una llamada a alguien*) ou le passage à des formes du type *Recevoir un appel* ou *Passer une communication à quelqu'un* --. Mais, en s'en tenant à ce que nous avons présenté, une comparaison des deux langues peut déjà faire ressortir quelques caractéristiques:

/1/ Les deux langues ont en plus du verbe *téléphoner / telefonear*, (b) et (b'), un autre verbe commun *appeler / llamar* de constructions et d'usage très proches, (d) et (d'), mais elles divergent sur sa nominalisation: *hacer una llamada* n'existe pas en français (**faire un appel*) au sens de téléphoner.

/2/ Les deux langues ont un verbe support commun *donner / dar* mais s'opposent sur sa variante: *passer* en français, en (c), *hacer* en espagnol, en (c').

Si on cherche, à partir de ces exemples, un dénominateur conceptuel commun aux différences entre les deux langues, on peut, tout au moins provisoirement, conclure qu'elles ne divergent que sur les modalités et les effets de la nominalisation et des constructions à prédicats nominaux: *types de prédicats nominaux, distribution des supports de nominalisation, possibilité et valeur des suffixations, expression de valeurs aspectuelles au sein du système nominal*.

Si maintenant on observe les équivalents les plus courants de nos énoncés en italien (It), en anglais (An), en allemand (Al), en arabe standard (ArS), et en arabe égyptien (ArE):

It / a - (*Vado dare un colpo di telefono*) - *Vado fare una telefonata*

b - *Vado telefonare*

c - *Vado dare una chiamata (E + di telefono)*

d - *Vado chiamare qualcuno (E + al telefono)*

An / a - Ø

b - *I am going to phone*

c - *I am going to (make + give) a call (E + to somebody)*

d - *I am going to call somebody*

Al / a - Ø

b - *Ich telefoniere gleich mit jemandem*

c - Ø

d - *Ich rufe (E + jemanden) gleich an*

ArS a - Ø

b - Ø

c - Ø

d - Ø

e - *sa'attasil bi foulane tilifounian* [Je vais communiquer avec quelqu'un téléphoniquement]

f - *sa'aqoumo bi moukâlama tilifouniya* [Je vais accomplir une communication téléphonique]

Texte paru dans *La linguística aplicada a finales del siglo XX. Ensayos y propuestas*, Tomo 2, (Isabel de la Cruz Cabanillas, Carmen Santamaria Garcia, Cristina Tejedor Martinez, Carmen Valero Garcés éd.), Actes du XVII^e Congrès national de l'Association espagnole de linguistique appliquée, Alcalá de Henares, 15-17 avril 1999, Alcalá: Universidad de Alcalá, 759-771.

- ArE a - *haddi li foulane wâhid allô* [Je vais donner à quelqu'un un allô]
b - Ø
c - Ø
d - *hatlob foulane fil tilifoune* [Je vais demander quelqu'un au téléphone]
e - *hattasil bi foulane* [Je vais communiquer avec quelqu'un]
f - *haemil moukalma* [Je vais faire une communication]
e - *hatkallim fil tilifoune* [Je vais parler au téléphone]

On constate immédiatement que:

- /1/ Les cinq langues indo-européennes choisies ont toutes une forme verbale à peu près identique dans son sens et sa construction (avec une légère différence sur ce dernier point avec l'allemand) aussi bien pour *téléphoner* que pour *appeler* mais qu'il n'y en a pas deux qui réservent le même traitement aux formes à prédicat nominal. Les différences de ce point de vue entre l'italien et l'espagnol, qui présentent par ailleurs une très forte analogie structurelle des formes disponibles, est particulièrement spectaculaire. On constate également que ce dénominateur commun aux cinq langues indo-européennes ressort bien quand on les compare tant à l'arabe standard qu'à l'arabe égyptien où l'on ne retrouve pas du tout le même schéma d'oppositions.
- /2/ Le français se singularise absolument par son expression *coup de fil*, l'espagnol et l'italien par le type de suffixe de la nominalisation, l'anglais par la continuité de l'emploi verbal et de l'emploi nominalisé autour de *call*, l'allemand par l'absence de formes nominales prädicatives.
- /3/ La comparaison avec l'arabe montre enfin un phénomène assez banal mais auquel on ne semble pas avoir accordé jusqu'ici un intérêt suffisant: le lexique et les constructions des équivalents arabes ne sont pas à proprement parler *exotiques* par rapport aux cinq langues indo-européennes. Ce sont des configurations qui ne sont même pas, si on les traduit littéralement, à proprement parler agrammaticales mais elles n'en sont pas moins inexistantes au sens où elles ne sont pas réalisées par les locuteurs natifs de ces langues. Ce sont des combinaisons possibles mais non réalisées d'éléments existants. Ce phénomène aide en fait, *a contrario* ou *en creux*, à mieux identifier la nature des choix que font les locuteurs natifs des langues indo-européennes lorsque les moyens linguistiques disponibles leur laissent une complète liberté.

4. UN CAS D'ÉCOLE: LE DIFFÉRENTIEL FRANÇAIS ILLUSTRÉ PAR *COUP*

Les singularités observées ne sont pas des idiotismes et ne peuvent en aucun cas être ramenées à des phénomènes de figement.

Si l'on prend le cas du français, l'usage de *coup* avec une valeur métonymique étroitement associée à un *cinétisme* et à une valeur aspectuelle plutôt qu'un suffixe, un verbe ou toute autre configuration grammaticale caractérise le *différentiel* du français par opposition à l'ensemble des autres langues naturelles en général et à l'ensemble des langues proches du français en particulier.

Une bonne identification des propriétés de ce différentiel permettra notamment de cerner la manière avec laquelle à sens constant les formes grammaticales du français se convertissent en d'autres formes dans une autre langue.

Les usages métonymiques sont courants dans toutes les langues mais ils n'y prennent pas toujours la même forme et les différentes langues n'y ont pas recours dans les mêmes conditions. En français, le cas de *coup* n'est pas isolé. On dit très couramment en français

J'ai quelqu'un au bout du fil

or cet énoncé, très banal pour un francophone, ne se réalise sous cette forme dans aucune des langues que nous avons observées.

En fait *coup* entre en français dans un très grand nombre d'expressions dont la plupart que ce soit en espagnol, en italien, en anglais ou en allemand, ne sont pas rendues par des traductions où l'on retrouverait *golpe*, *colpo*, *stroke*, *hit*, *schlag* ou *hieB*. Si l'on ouvre un bon dictionnaire, relativement complet, ces expressions couvrent plusieurs colonnes. Cela tient en grande partie à ce que *coup* est, en français, un *support nominal d'expression aspectuelle et cinétique*. Il correspond souvent à un

Texte paru dans *La linguística aplicada a finales del siglo XX. Ensayos y propuestas*, Tomo 2, (Isabel de la Cruz Cabanillas, Carmen Santamaria Garcia, Cristina Tejedor Martinez, Carmen Valero Garcés éd.), Actes du XVII^e Congrès national de l'Association espagnole de linguistique appliquée, Alcalá de Henares, 15-17 avril 1999, Alcalá: Universidad de Alcalá, 759-771.

raccourci pour l'expression sémantique d'une durée brève correspondant à un événement généralement envisagé comme complet, un acte considéré comme achevé, dont la *valeur argumentative* qu'on pourrait aussi appeler *valeur émergente* ou, plus simplement, *information la plus pertinente*, tient tout entière dans son résultat: *coup de filet, coup de fusil, coup de main* (dans ses deux sens), *coup de pied, coup de pompe, coup de vieux*, mais aussi, en valeur absolue: *faire un coup, tirer un coup*.

4.1 Partie du corps

4.1.1 *coup* Prep *coup* + un *coup*...un *coup*

Pour mieux cerner la traduction de la valeur différentielle générée par cet emploi, examinons la traduction d'une configuration de *coup* qui nous permette d'avoir un corpus exhaustif mais suffisamment restreint pour être maniable et immédiatement observable sémantiquement: il s'agit des cas où *coup* est répété au sein d'une expression.

Nous avons, pour le moment, identifié quatre cas courants et un cinquième relevant d'un usage spécialisé:

- /1/ *Faire quelque chose au coup par coup.*
- /2/ *Recevoir coup sur coup / Rendre coup pour coup.*
- /3/ *Un coup à droite, un coup à gauche.*
- /4/ *Un coup c'est moi, un coup c'est toi.*
- /5/ *Rendre un salut coup pour coup.* (Marine)

La répétition de *coup* accentue et clarifie sa valeur aspectuelle, permettant *du coup* et si l'on peut dire *par contrecoup* de mieux comprendre le différentiel qui, sur ce point, distingue le français des autres langues observées. Toutes les répétitions de *coup* en français ont un dénominateur commun. Elles se caractérisent par un ensemble de traits indissociables: il y a une succession et cette succession a pour résultat d'exprimer globalement un segment nouveau qui sert à caractériser une situation dont les traits émergents -- les traits qui en permettent l'appréhension -- sont: la *succession d'actes dont chacun est réalisé rapidement* -- notion héritée de la forme d'un mouvement bref -- associée au *jugement* suivant: ces actes sont tous, sous l'angle qui intéresse le locuteur, *formellement identiques* et chacun d'eux est *irréfléchi*, non prémédité. Chaque occurrence de *coup* dans un texte introduit donc *l'argument interne* suivant: mouvement bref, rapide et irréfléchi susceptible de se répéter à l'identique. Cette spécificité apparaît mieux si l'on compare le segment *coup par coup* à un autre segment très proche *cas par cas*:

- 1) *Le Ministère examinera les dossiers cas par cas*
Mes collègues se détermineront cas par cas.
- 2) *Le Ministère examinera les dossiers au coup par coup*
Mes collègues se détermineront au coup par coup.

Les énoncés (2) ont un caractère nettement péjorant que n'ont pas les énoncés (1) qui seraient même plutôt mélioratifs. Mais cet aspect péjorant n'est qu'une conséquence de la combinaison, avec d'autres éléments du contexte linguistique, d'une *valeur argumentative interne* plus fondamentale dont dérive la description sémantique que nous avons proposée plus haut: *mouvement rapide*. On peut d'ailleurs faire d'autres comparaisons pour s'en convaincre. Si on compare /4/ et /4'/:

/4'/ *Une fois c'est moi, une fois c'est toi*

il n'y a pas a priori, dans l'absolu, de différence entre les deux énoncés. On peut les considérer comme synonymes. Il n'en reste pas moins que dans le contexte d'un jeu des différences peuvent apparaître. *Coup* correspondra plus volontiers et de manière sémantiquement plus appropriée à (*jeter + placer + mettre*) *rapidement quelque chose (en un lieu + sur un espace) prédéterminé* alors que *fois* correspondra simplement à l'alternance des tours de jeu. Cette différence a d'ailleurs une trace morpho-syntaxique. On peut transformer /4/ en /4"/ sans modification des conditions d'acceptabilité ou de production en situation:

Texte paru dans *La linguística aplicada a finales del siglo XX. Ensayos y propuestas*, Tomo 2, (Isabel de la Cruz Cabanillas, Carmen Santamaria Garcia, Cristina Tejedor Martinez, Carmen Valero Garcés éd.), Actes du XVII^e Congrès national de l'Association espagnole de linguistique appliquée, Alcalá de Henares, 15-17 avril 1999, Alcalá: Universidad de Alcalá, 759-771.

/4"/ C'est...un coup pour moi et un coup pour toi

alors que la même opération avec /4/ produit un énoncé inadapté

/4^x/ # C'est...une fois pour moi et une fois pour toi

En /4"/ *coup* maintient l'intégralité de l'événement dont il constitue une métonymie à dominante cinétique et résultative alors qu'en /4^x/ *fois* n'est qu'un marqueur d'alternance.

On retrouve, à peu de chose près, avec /3/ la même situation qu'en /4/.

Cette homogénéité d'interprétation de la répétition de *coup* n'existe à termes et structures constantes dans aucune autre langue que le français pour l'ensemble des expressions observées. Or elle est indissociable, non seulement des autres emplois de *coup* mais d'un ensemble d'autres caractéristiques du français: son système aspectuel, sa *grammaire de la répétition*, la manière avec laquelle il *synthétise certaines valeurs sémantiques* ainsi que la manière avec laquelle il oriente *l'insertion d'un jugement dans un mot*, c'est-à-dire la manière avec laquelle il *argumente*.

Pour mieux s'en convaincre, évaluons ce que donne la traduction de nos énoncés dans les quatre autres langues européennes que nous avons choisies.

On remarque immédiatement un phénomène qui éclaire le différentiel entre le français et l'anglais. Si on compare *Rendre coup pour coup* \equiv *To return blow for blow* ou, dans le langage de la marine, *Rendre un salut coup pour coup* \equiv *To return a salute gun for gun* on remarque que le français distingue l'usage courant de l'usage spécialisé par une variation de la préposition et l'ajout du nom *salut* alors que l'anglais, tout en ajoutant comme le français le nom *salute* ne change pas la préposition mais spécialise le nom répété, dans un cas *blow* dans l'autre *gun*. Ce fonctionnement est conforme à la tendance générale de l'anglais à lexicaliser partiellement ce que les langues romanes grammaticalisent soit par suffixation (comme l'espagnol ou l'italien) soit par production de supports et de métonymies (comme le français).

En fait, en observant l'ensemble des traductions possibles des énoncés français on constate que:

- (1) Les seules langues à utiliser l'équivalent de *coup* d'une manière identique au français et, dans chaque cas, pour un seul emploi, sont l'italien *un colpo a destra*, *un colpo a sinistra* et l'allemand *schlag auf schalg* (\equiv *coup sur coup*).
- (2) La répétition elle-même n'apparaît pratiquement pas en espagnol sauf dans le cas de *je vais lui rendre coup pour coup* \equiv *le voy a devolver una a una* et même dans ce cas l'expression est concurrencée par *le voy a devolver cada una*. C'est d'ailleurs, curieusement, sur cet aspect de la grammaire que l'écart semble être maximal entre le français et l'espagnol.
- (3) On constate six structures ou systèmes concurrents de la structure française *coup PREP coup*:

/I/ *N (PREP) N* où *N* est plus motivé, a une valeur plus fortement lexicalisée:

It: *una BOTTA a destra*, *una BOTTA a sinistra*

An: *I dealt him BLOW after BLOW*

I returned BLOW after BLOW

We returned the salute GUN for GUN

/II/ *N, N* où *N* \equiv une fois

All.: *einmal* It.: *una volta*

/III/ *DET_{num} V, DET_{num} V*

It.: *una tocca a me, due tocca a te*

/IV/ L'expression grammaticale de l'alternance équivalent à *l'un l'autre*

Es.: *una vez tras otra*

It.: *un colpo dopo l'altro*

An.: *one after the other*

/V/ Un proverbe ou dicton:

It.: *rispondere pan per focaccia* (\equiv *rendre coup pour coup*)

/VI/ Une paraphrase explicative

An.: *(In close + In rapid) succession* (\equiv *coup sur coup*)

Al.: *jeweils erneut* (\equiv *coup sur coup*)

Texte paru dans *La linguística aplicada a finales del siglo XX. Ensayos y propuestas*, Tomo 2, (Isabel de la Cruz Cabanillas, Carmen Santamaria Garcia, Cristina Tejedor Martinez, Carmen Valero Garcés éd.), Actes du XVII^e Congrès national de l'Association espagnole de linguistique appliquée, Alcalá de Henares, 15-17 avril 1999, Alcalá: Universidad de Alcalá, 759-771.

4.1.2 Det coup de N_{pc}

Parallèlement cette valeur de *coup* se maintient avec des propriétés aspectuelles identiques lorsque *coup* se combine avec une partie du corps (*coup de pied*, *coup de tête*, *coup de coude*, etc...). Ce phénomène n'a pratiquement pas d'équivalent que ce soit en espagnol, en italien, en anglais ou en allemand. Ces langues utilisent pour exprimer un sens équivalent des systèmes différents: suffixation en espagnol ou en italien, différentes formes de lexicalisation en anglais et en allemand. Nous avons examiné ce phénomène en détail il y a plusieurs années (Ibrahim 89). Nous ne reviendrons donc pas là-dessus si ce n'est pour souligner la continuité dans la manifestation du différentiel qui distingue le français des autres langues européennes que nous avons examinées.

4.1.3 N_{pc}^i Prep N_{pc}^i

En français, la répétition de *coup* partage avec la répétition des noms de certaines parties du corps des propriétés aspectuelles qui rejoignent le différentiel distinctif du français dont il a été question jusqu'ici à cette différence près qu'on n'y retrouve pas la notion de rapidité ou de brièveté mais son équivalent aspectuel de très forte *perfectivité*. Une situation de *tête à tête*, un *face à face*, un *corps à corps* ou un *coude à coude*, ne sont pas a priori bornés dans leur durée, mais constituent un *état distinctif unique dont la durée intérieure est isolée par la langue de la progression générale du temps*. En les *appréhendant de cette manière* la langue les rend aspectuellement équivalents au sein de la grammaire à un *événement ponctuel*. En effet, une situation appréhendée comme globalement unique, distincte du flux général de la temporalité et homogène est traitée grammaticalement dans toutes les langues comme un mouvement bref, rapide et ponctuel. Les deux ont, à peu de chose près, la même représentation modale et aspectuelle¹.

Or il est frappant de voir que l'on constate souvent des difficultés analogues à celles que nous avons constatées au sujet de la traduction de *coup*, dans la traduction littérale vers les langues européennes que nous avons examinées -- et notamment l'espagnol -- des expressions françaises courantes comportant une répétition des parties du corps.

Nous avons retenu les expressions: *assis face à face*, *avoir un face à face avec quelqu'un*, *un entretien en tête à tête*, *avoir un tête à tête avec quelqu'un*, *œil pour œil*, *dent pour dent*, *marcher bras dessus bras dessous*, (*être + marcher + travailler*) *au coude à coude*, (*donner + recevoir*) *de la main à la main*, *faire passer quelque chose de main en main*, (*marcher + travailler*) *la main dans la main*, *se trouver nez à nez avec quelqu'un*, (*avancer + se défendre + lutter*) *pied à pied*, *danser joue contre joue*, (*se battre + lutter*) *au corps à corps*, (*être + se parler*) *les yeux dans les yeux*.

Seules les expressions bibliques *œil pour œil*, *dent pour dent* sont traduites selon le même schéma et avec les mêmes mots en espagnol, italien, anglais et allemand. Elles le sont d'ailleurs dans les mêmes conditions en arabe. Est-ce un hasard?

Aucune autre expression à partie du corps répétée n'a de forme universelle. Seule *assis face à face* se retrouve dans toutes les langues que nous avons examinées à l'exception de l'allemand alors que l'institution du *face à face* comme d'ailleurs le *tête à tête* semble, sous cette forme linguistique, n'exister qu'en français.

4.2 Synthèse des propriétés du différentiel français

Les raccourcis qu'opèrent les langues s'inscrivent dans des modes de grammaticalisation dont il est possible d'établir une typologie. Selon le *mode de grammaticalisation* favori d'une langue qu'on pourrait aussi appeler son *type dominant* la construction du sens dans une langue n'entretient pas le même type de rapport à ses formes linguistiques et par conséquent la traduction ne peut pas se fonder sur une interprétation universelle de formes ou catégories communes à plusieurs langues mais sur le différentiel qui détermine la manière avec laquelle une langue se distingue des autres dans la construction du sens: ce que les anciens et la tradition normative appelaient *le génie d'une langue*. Le petit exemple que nous avons examiné à propos du français n'autorise pas à lui seul de grandes

Texte paru dans *La linguística aplicada a finales del siglo XX. Ensayos y propuestas*, Tomo 2, (Isabel de la Cruz Cabanillas, Carmen Santamaria Garcia, Cristina Tejedor Martinez, Carmen Valero Garcés éd.), Actes du XVII^e Congrès national de l'Association espagnole de linguistique appliquée, Alcalá de Henares, 15-17 avril 1999, Alcalá: Universidad de Alcalá, 759-771.

conclusions sur la manière avec laquelle le français utilise sa grammaire ou, mieux, fabrique et développe une grammaire, pour produire un sens mais il permet déjà d'avancer quelques hypothèses:

/I/ Le français préfère, pour exprimer des effets de sens liés au temps et à l'aspect, les marques grammaticales correspondant à des mots du lexique ordinaire, noms ou verbes, qu'il se charge de grammaticaliser partiellement, aux marques grammaticales déjà entièrement grammaticalisées comme les suffixes, les préfixes ou mêmes les différentes formes du système verbal.

/II/ Le français fait de toute répétition un mécanisme grammatical signifiant équivalent à une unité lexicale de niveau supérieur même si, au départ, cette répétition concerne une unité lexicale ayant une valeur sémantiquement pleine.

5. CONCLUSION

Le traducteur n'a besoin de connaître les descriptions de la langue et les théories qui les soutiennent que dans la mesure où elles lui fournissent des indications sur des différences flagrantes et constantes dans l'usage que fait une langue par rapport à une autre des formes grammaticales qui la caractérisent. Il est par exemple crucial de savoir si une langue préfère ou non nominaliser plutôt que d'adopter une périphrase de type verbal, si elle préfère, ayant un jugement à formuler, user, lorsque les trois sont possibles, d'une forme adjectivale, adverbiale ou verbale. De même qu'il est fondamental de savoir quelle exploitation une langue fait de ses possibilités de dérivation lexicale et dans quelles mesure ce système est ou n'est pas en concurrence avec un autre système, par exemple celui de la prédication nominale. Il importe aussi de savoir, les propriétés aspectuelles étant plus ou moins lexicalisées dans toutes les langues du monde, quelles sont les parts relatives et les fonctions préférentielles du système verbal, des différentes catégories grammaticales et des différentes classes lexicales dans la construction d'un sens tributaire au premier chef de la matérialisation du mouvement et de sa nature, de la durée et de ses modalités ou du point de vue et de sa trajectoire.

Par conséquent, il lui faut une linguistique qui explicite et pour ainsi dire raconte avec une très forte redondance toutes les opérations qui font que le sens est ce que l'on en perçoit. Ces opérations ne peuvent, pour être utiles au traducteur, comme d'ailleurs à tout usager de la linguistique, se présenter sous la forme d'un codage métalinguistique qui fait l'impasse sur les particularités linguistiques idiomatiques et leur place toujours unique dans le réseau grammatical de chaque langue particulière. Cette linguistique utile doit resituer chaque mot dans le réseau des contraintes grammaticales qui lui a permis de signifier en *montrant* lexicalement ces contraintes plus encore qu'en les *nommant*. Or, en langue, il n'y a qu'une seule manière de *montrer* le sens des mots, c'est en usant d'autres mots autant que possible simples et courants. De mots qui ne sont pas le produit d'un surcodage mais qui appartiennent à l'usage qui est à l'origine du premier code. Une linguistique donc qui permettra de déterminer:

- (1) Quels sont les mots qui, dans une langue donnée, ne peuvent être analysés en mots plus simples mais qui, par contre, peuvent servir à expliquer un nombre plus ou moins grand d'autres mots: les *termes supports* et, plus généralement, les *termes grammaticaux*.
- (2) Quels sont les mots qui peuvent toujours se combiner à d'autres mots pour produire des mots nouveaux: les *termes opérateurs*.
- (3) Quelle est la forme des structures qui ont pour propriété d'organiser l'ensemble des mots qui servent à définir et expliquer les conditions d'usage d'un mot: les *matrices analytiques*.
- (4) Quels sont les mots qui indiquent le mode de structuration du lexique et permettent de passer d'un niveau de définition à un autre: les *termes classifieurs* et leurs *corrélats*².

¹ Pour les conditions de la convergence dans le *perfectif* de propriétés aspectuelles et modales, cf Ibrahim 79.

² Pour un développement cf Ibrahim 96, 97 & 98.

Texte paru dans *La linguística aplicada a finales del siglo XX. Ensayos y propuestas*, Tomo 2, (Isabel de la Cruz Cabanillas, Carmen Santamaria Garcia, Cristina Tejedor Martinez, Carmen Valero Garcés éd.), Actes du XVII^e Congrès national de l'Association espagnole de linguistique appliquée, Alcalá de Henares, 15-17 avril 1999, Alcalá: Universidad de Alcalá, 759-771.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- GROSS, Gaston, 1984, "Étude syntaxique de deux emplois du mot *coup*", *Linguisticae Investigationes* VIII: 1, Amsterdam: John Benjamins BV, 37-62.
- IBRAHIM, Amr Helmy, 1979, *Étude comparée des systèmes verbaux de l'arabe égyptien, de l'arabe moderne et du français*, Doctorat d'État, Université Paris 7.
- IBRAHIM, Amr Helmy, 1989, "*Coup* mot support d'interprétation aspectuelle en français", *Recherches linguistiques XIII (Termes massifs et termes comptables)*, Paris: Klincksieck, 125-145.
- IBRAHIM, Amr Helmy, 1996, "La forme d'une théorie du langage axée sur les termes supports" & "Le terme, la notion et les approches", *Langages* 121, mars, (*Les supports*), Paris: Larousse, 99-120 & 3-8.
- IBRAHIM, Amr Helmy, 1997, "Pour une définition matricielle du lexique", *Cahiers de Lexicologie* 71, Paris: Didier érudition, 155-170.
- IBRAHIM, Amr Helmy, 1998, "Peut-on reconnaître automatiquement les supports lexico-syntaxiques du non-fini en français et en arabe", *BULAG* 23, (*Figement et T.A.L.*) Besançon: Presses Universitaires Franc-Comtoises, 245-273.